Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

PASSAGÈRES DE NUIT

YANICK LAHENS

PASSAGÈRES DE NUIT

Roman

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un glossaire donnant la définition des mots créoles en italique et non explicités dans le texte.

© Sabine Wespieser éditeur, 2025.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0870-8

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Pour mon aïeule, Régina Jean-Baptiste. Silencieuse. Totem puissant, partie trop tôt.
Sans m'avoir dit...
J'ai traversé ton absence, à pas lents, des années durant.

Pour ma bisaïeule, Élizabeth Jacob, arrivée de La Nouvelle-Orléans, nimbée de ses secrets et de ses mystères.

Je vous ai inventées sur les sentiers du songe, imaginant aussi toutes ces femmes qui vous ont précédées, celles qui vous ont entourées : visages clair-obscur qui contemplaient les arbres, les eaux, les *chrétiens-vivants*, les bêtes et les Esprits.

PREMIÈRE PARTIE

L'organisation des négresses et des mulâtresses, propre au climat de Saint-Domingue, y jouit de toute la perfection que la nature accorde à leur espèce, tandis que celle des blanches s'y altère en très peu de temps. On ne sera plus étonné d'apprendre que le goût des Européens [...] dicte leur préférence pour les femmes de couleur. Impudiques, sans honte, elles ont acquis sans peine une supériorité décidée dans le libertinage ; et les blanches, souvent délaissées, se vengent ailleurs de leurs rivales.

Justin Girod-Chantrans

Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique

... ma grand-mère, pour éviter de se faire mutiler outre-mesure par le planteur et sa suite, doit se créoliser. Son arme usuelle demeure sa complaisance feinte et son silence ambigu, sa conduite prête sans cesse à des interprétations contradictoires.

JEAN CASIMIR

Latinité en question

PROLOGUE

À la veille de partir, me voilà rassemblant mes naissances. Voulant faire tenir en une seule coulée mes vies dispersées, résolues, à vif. Trois fois des dés lancés au hasard m'ont dessiné autant de chemins sans sources, sans puits, que des tracés gorgés d'eau. Le hasard peut s'avérer un gouffre abyssal ou une avancée dans un ciel inconnu. Avancée éblouissante, insoupçonnée. Il faut tout traverser. Tout prendre. Le gouffre et le ciel. J'ai tout traversé. J'ai tout pris.

Je suis venue au monde à la tombée de la nuit, au cœur du quartier du

Nouveau Marigny, à La Nouvelle-Orléans, dans une demeure achetée en partie par mon père, Jean-Baptiste Duquette, un créole louisianais. Un matin de l'an 1803, Florette Dubreuil, ma grand-mère maternelle, est arrivée de l'île de Saint-Domingue en proie aux flammes. Au premier coup d'œil, on aurait pu ne pas croire affranchie cette négresse d'ébène pur. Mais sa jupe de crinoline jaune soleil et son corsage de soie à larges manches, couleur azur tranchant vivement sur son visage, ne laissaient aucun doute sur son statut. Florette Dubreuil tenait d'une poigne ferme Camille Dubreuil, ma mère, une petite mulâtresse de cinq ans. Ce voyage avait été arrangé par Prosper Verdun-Dubuisson, ancien maître de

Florette Dubreuil et père de Camille. Prosper Verdun-Dubuisson avait posé un pied courroucé et tremblant à La Nouvelle-Orléans une semaine plus tôt, fuyant, avec sa femme et ses deux fils, un pays tout entier soumis à l'épreuve du feu. Soulagé d'avoir échappé aux tueries perpétrées par ceux dont lui et les siens avaient, durant trois siècles, broyé l'âme et les os, Prosper Verdun-Dubuisson était pourtant déterminé à faire couler à nouveau du sang. De la canne, de l'indigo ou du coton, qu'importe, pourvu qu'il en tirât des écus !

Dans mon enfance, j'ai souvent entendu grand-mère dire, tout en prenant appui sur sa canne et en penchant légèrement la tête en arrière, que jamais elle ne jouirait du repos

d'un lac. Qu'elle avait laissé une île à commotions et catastrophes et traversé la mer pour une ville bouillonnante constamment menacée par les eaux. Dans cette ville aux peuples remuants, aux viscères mouvantes, qu'est La Nouvelle-Orléans, elle avait traversé d'autres remous, houles, inondations et tempêtes pour devenir cette négresse affranchie et aisée. Florette Dubreuil avait su se tirer d'affaire entre les créoles nés en Louisiane, propriétaires des plantations ou des bâtisses de la ville, tout comme l'étaient quelques affranchis, les Blancs fraîchement débarqués de Saint-Domingue ou refoulés de Cuba, les esclaves de tous ces maîtres, les Amérindiens Natchez, Apalaches et Houmas, les Acadiens, la cohorte

d'aventuriers, pirates et contrebandiers, arrivés de toute l'Europe, et les quelques Noirs libres, tout aussi avides d'aventures que les premiers. Quand, certains soirs, nous étions réunies autour d'elle, à la cuisine, son lieu préféré, grand-mère sortait une poignée de cacahuètes des poches de son tablier et, à mesure qu'elle les faisait craquer sous ses dents, elle égrenait sans fin des anecdotes tout aussi croustillantes.

Ses lents pas me réveillaient quelquefois la nuit et je me disais qu'elle traînait peut-être une vie trop lourde. Lourde de combats, d'échecs et de victoires. Parce que, dans cette guerre sans trêve qu'a été sa vie, les victoires étaient aussi difficiles à porter que les défaites et ne pou-

vaient tenir lieu de haltes. Elle allumait une unique bougie et, entre la flamme vacillante et les ombres alentour, elle fredonnait une incantation qui partait de son ventre, s'enroulait jusqu'à sa gorge dans une plainte qui avait emporté sur son passage tourments et souffrances et finissait par l'alléger. Elle regagnait sa chambre d'un pas plus alerte et je m'endormais toujours aussi intriguée, mais rassurée.

J'avais tout juste sept ans quand grand-mère me confia dans un créole dont je ne comprenais pas toujours le sens : « *Mwen gen yon jipon sèt koulè sou mwen, mwen pa jan m retire l*, je porte un jupon de sept couleurs, je ne l'enlève jamais. » J'écarquillai si grand les yeux en me penchant